



Le Saint-Siège

PAUL VI

AUDIENCE GÉNÉRALE

Mercredi 17 juillet 1968

Humanisme véritable et nouveau conformisme

Chers Fils et Filles,

A ceux qui se posent la question de savoir par quoi est guidée, en ce moment, Notre pensée, sur la perfection humaine, sur l'idéal qui doit orienter l'homme moderne, bien des idées viennent à l'esprit, qui constituent l'une des caractéristiques de la mentalité des hommes de notre temps. Ces pensées partent en général d'une évaluation négative des types d'hommes que nous proposait comme modèles la pédagogie des générations précédentes. Une critique effrontée et souvent acerbe démolit les hommes exemplaires qui nous ont précédés. La stature des héros du passé est rabaissée et réduite à des niveaux souvent au-dessous de la normale. Mais, surtout, les représentants des générations proches de la nôtre sont immanquablement rejetés comme inaptes à enseigner quoi que ce soit aux générations nouvelles, et sont même accusés d'être coupables des situations inadmissibles que la jeunesse moderne aurait héritées d'eux. Le bien que les anciens, ou les moins anciens, ont fait ou se sont efforcé de faire, tout doit être repensé et repris non seulement sans égard, mais en opposition aux données traditionnelles, que le temps et la maturité de la civilisation nous montrent comme le fruit d'immenses efforts, dignes d'honneur et de reconnaissance. Tout est faux, dit-on; ou, du moins, tout est à abandonner et à refaire du type d'homme tenu jusqu'à hier pour exemplaire. On veut un humanisme nouveau. On le veut si nouveau que l'on rejette continuellement les formules d'humanisme admises jusqu'à hier, jusqu'aujourd'hui, par les différentes écoles de pensée ou par les divers mouvements sociaux. De la recherche d'un humanisme nouveau, on tombe ensuite facilement dans le conformisme avec quelque auteur à la mode, discutable, mais à la mode.

La foi et la grâce, vie du christianisme

Cependant, dans la recherche d'une humanité typique et idéale, il y a aussi des idées positives, spécialement dans le milieu privilégié de notre vie ecclésiale. Toute la doctrine sur la perfection de la vie religieuse et de la prédestination à la sainteté issue de la vocation chrétienne, l'affirmation des valeurs non seulement du domaine surnaturel de la grâce, mais aussi de l'ordre temporel et de l'activité naturelle, que le Concile a réitérée dans ses documents, nous poussent à croire que le disciple du Christ peut et doit, encore aujourd'hui, avoir sa grandeur morale propre. Grandeur héritée, il est vrai, mais vivante et durable; et si le chrétien n'en atteint pas toujours la plus haute qualité, il n'en a pas moins le secret, la formule juste dans le domaine doctrinal. Le chrétien, s'il est vraiment tel, est l'homme qui se réalise lui-même librement et pleinement. Il le fait en s'inspirant d'un modèle d'infinie perfection et d'inégalable humanité: le Christ Notre-Seigneur, imitable en quelques formes nécessaires que réclament la foi et la grâce, et en beaucoup d'autres que lui suggèrent son sens chrétien et la conscience de son élection (cf. *S. Th.* I-II, 108, 1).

Ici nous rencontrons une objection répandue, revenant sans cesse dans l'histoire et dans la littérature, et devenue classique pour l'écho qu'elle trouva chez des auteurs célèbres, tels Machiavel et Pascal (cf. Papini, *Scrittori ed Artisti*, 1959, p. 443). Formulée par Sismondi dans le dernier volume de son histoire des républiques italiennes au moyen âge, elle eut l'honneur d'une réfutation, aussi subtile que respectueuse, dans une œuvre trop dépréciée même en Italie, et que nous, catholiques, avons aussi trop oubliée: Nous voulons dire ces « Osservazioni sulla Morale Cattolica » d'Alessandro Manzoni, qui méritent encore, à Notre avis, d'être étudiées et admirées non seulement des spécialistes de l'œuvre littéraire du grand écrivain, mais des croyants, ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui (cf. la remarquable étude de Umberto Colombo, au IIIe volume des *Opera omnia* de Manzoni).

Comment l'homme peut être fort et devenir saint

Voici l'objection: la religion catholique, spécialement dans sa présentation des doctrines morales, abaisse le sens moral, place les enseignements dogmatiques au-dessus des impératifs de la conscience, préfère le piétisme et les vertus théologiques aux principes de la justice, propres à la morale naturelle. Laissons l'étude de la question à ceux qu'elle intéresse.

Pour ce qui est de Notre humble dialogue, Nous Nous bornerons à quelques observations simples mais importantes. La première défendra le rapport entre la religion et la morale. Nous affirmons, avec toute la tradition théologique et pédagogique du christianisme, que la grâce perfectionne la nature: c'est-à-dire que la foi, la vie religieuse, la référence à Dieu de nos actes, comme à son principe et à sa fin, l'exemple et la vertu qui découlent de l'Évangile, l'enseignement que l'Église donne aux fidèles sur la connaissance de leurs devoirs et la manière de concevoir leur vie personnelle et la vie sociale, la pratique de la prière et de la crainte de Dieu, etc., ne déforment pas le caractère de l'homme, ne restreignent pas sa liberté, ne se substituent pas à l'intime procès

de la conscience et, moins encore, n'autorisent le fidèle à éluder ses engagements dans le contexte naturel et civil; elles n'en font pas un pharisien bigot et hypocrite. Au contraire, ces données fortifient dans l'homme le vrai sens de l'homme. Elles réveillent en lui non seulement la conscience du bien et du mal, l'affranchissent de l'indifférentisme moral selon lequel, d'après une mentalité répandue, le sens de Dieu étant éteint, le pourquoi et le comment de l'acte honnête s'efface; mais elles lui confèrent une énergie spéciale pour être fort et droit, et une autre énergie mystérieuse: la grâce. L'une et l'autre portent l'homme à la réalisation de ce véritable surhomme qu'est le juste selon la foi, le héros simple et constant des grandes et quotidiennes épreuves de la vie, le saint enfin, entendu au sens primitif de la communauté chrétienne ou, en des cas particuliers, au sens de l'hagiographie moderne.

Le croyant n'a pas à craindre d'être dernier ni même second au niveau de l'idéal humain où se situe la mentalité contemporaine.

Sincérité, courage, honnêteté des mœurs

Ceci Nous amène à une autre observation. La conception du parfait chrétien doit faire grand cas des vertus morales propres à la nature humaine, considérée intégralement (cf. Décret *De Instit. sacerdotali* n. 11). Citons la première de ces vertus: la sincérité, la véracité « Que votre parole soit: oui, oui; non, non » (*Mt* 5, 37; *Jac* 5, 12). Nous devons délivrer le chrétien de la fausse et déshonorante opinion qu'il lui est permis de jouer sur sa parole; qu'il y a en lui duplicité entre la pensée et la parole; qu'il peut, en vue d'un bien, tromper son prochain. Le manteau de la religion n'est pas pour protéger l'hypocrisie (cf. Bernanos, *L'imposture*). Il en est de même du sens de la justice. Et d'abord de la justice commutative, celle qui regarde le mien et le tien, c'est-à-dire l'honnêteté des rapports économiques, les affaires, la rectitude administrative, spécialement dans les offices publics. Ensuite, de la justice sociale (que les anciens appelaient légale, « dans ce sens que, par là, l'homme se conforme à la loi qui ordonne les actes de toute l'œuvre humaine au bien commun » — cf. *S. Th.* II-II, 58, 6; c'est pourquoi saint Thomas l'appelle « vertu architectonique » — (cf. *ibid.* 60, 1 ad 4). Nous disons de même du sens du devoir, du courage, de la magnanimité, de l'honnêteté des mœurs, et ainsi de suite (cf. Gillet, *La valeur éducative de la morale catholique*). Nous devons hautement apprécier ces vertus naturelles, même si nous n'oublions pas qu'en dehors de l'ordre de la grâce elles sont incomplètes, et souvent associées aux faiblesses humaines les plus déplorables (cf. *S. Aug.*, *De civ. Dei*, V, 19; P.M. 41, 166); et souvenons-nous combien elles sont stériles par elles-mêmes, en valeur surnaturelle (*ibid.* XX, 25; P.L. 41, 656; et XXI, 16; P.L. 41, 730).

Enseignements dépassés? Non. Le Concile nous les rappelle lorsque, par exemple, il dit: « Un grand nombre de nos contemporains semblent redouter un lien trop étroit entre l'activité concrète et la religion: ils y voient un danger pour l'autonomie des hommes, des sociétés et des sciences ». Et il défend ainsi la légitime autonomie dans la gestion des réalités terrestres (*Gaudium et Spes*, n. 36).

Le devoir d'observer les obligations sociales est sacré

Il en est de même ailleurs. Par exemple: « Que tous prennent très à cœur de compter les solidarités sociales parmi les principaux devoirs de l'homme d'aujourd'hui, et de les respecter » (*ibid.* n. 30). Et partout le Concile propose au chrétien un sage humanisme, qui, sans oublier les grandes lois de la perfection évangélique, telles que les renoncements qui nous rendent meilleurs et plus spirituels, le sacrifice, qui imprime le signe rédempteur de la croix dans notre vie, élève le chrétien à la stature de l'homme intégral, à la plénitude des dons reçus de Dieu avec la vie, à l'équilibre hiérarchique de ses facultés, à l'utilisation inlassable et harmonieuse de ses forces, au sens communautaire de ses réalisations humaines concrètes, à la dignité de sa propre conscience, et cela non comme critère de vérité objective, mais comme principe d'une conduite morale libre et responsable.

N'est-il pas beau qu'en notre temps, si troublé par les confusions idéologiques et sociales, l'Eglise de Dieu parle à tous et à chacun de perfection humaine, morale et vécue. Ecoutons-la; et que Notre Bénédiction Apostolique renforce Notre invitation paternelle et généreuse.